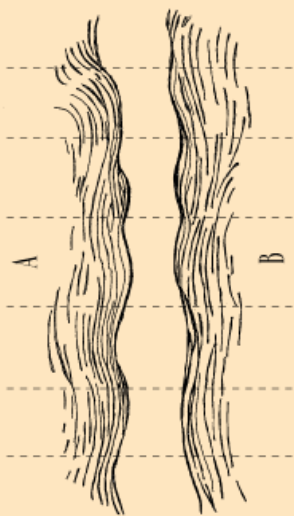


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Jacques MOESCHLER, « Les limites de la convention sémantique. Une pragmatique de la langue est-elle possible ? »

Communication donnée dans l'atelier de Jacques Moeschler, *La Pragmatique et le paradigme saussurien : différence, convergence, complémentarité ou incompatibilité*, au colloque **Le Cours de Linguistique Générale, 1916-2016. L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de l'atelier de Jacques Moeschler,

La pragmatique et le paradigme saussurien :
Différence, convergence, complémentarité ou incompatibilité

<https://www.clq2016.org/geneve/programme/ateliers-libres/la-pragmatique-et-le-paradigme-saussurien-difference-convergence-complementarite-ou-incompatibilite/index.html>



CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE

Les limites de la convention sémantique. Une pragmatique de la langue est-elle possible ?

Jacques Moeschler
Département de linguistique
Université de Genève
jacques.moeschler@unige.ch

1. Introduction

Dans cette communication, nous aimerions discuter la notion de *convention sémantique* et son rôle dans les langues naturelles. La vision simple de la théorie de la signification, qui a joué un rôle important dans presque tout le 20^e siècle, est l'idée, outre que les langues sont des conventions, que la signification est *conventionnelle*. Le concept saussurien d'arbitrarité, bien que plus complexe et plus intéressant à la fois, n'y est certainement pas étranger. Si le signe linguistique est arbitraire, il doit bien y avoir un mécanisme, cognitif, et une convention, sociale, qui permettent d'expliquer comment l'arbitrarité du signe linguistique est partagée et non individuelle.

On se souviendra de cette nouvelle de l'auteur suisse alémanique Peter Bichsel (« Une table est une table », dans *Histoires enfantines*), qui raconte l'histoire d'un vieil homme fatigué des conventions linguistiques :

« Toujours la même table, dit l'homme, les mêmes chaises, et le lit, et le portrait. Et la table je l'appelle table, le portrait je l'appelle portrait, le lit se nomme lit et la chaise se nomme chaise. Au fait, pourquoi ? En anglais on appelle le lit « bedde », la table « teibel », le portrait « pictcheur » et la chaise « tchair ». Et on se comprend. Et les Chinois aussi se comprennent. »

« Pourquoi le lit ne s'appelle-t-il pas portrait ? » se dit l'homme, et il sourit, puis il se mit à rire, et il rit, il rit, tant et si bien que les voisins tapèrent contre le mur en criant « Silence ! ».

« Maintenant ça change ! » s'écria-t-il, et désormais il appela le lit « portrait ». « Je suis fatigué, je vais aller au portrait », disait-il, et souvent, le matin, il restait longtemps au portrait, se demandant comment il appellerait la chaise, et il nomma la chaise « réveil ».

Il se levait donc, s'habillait, s'asseyait sur le réveil et posait ses coudes sur la table. Mais la table ne s'appelait plus table, elle s'appelait maintenant tapis. Le matin donc, notre homme sortait de son portrait, s'habillait, s'asseyait sur le réveil, devant le tapis, et se demandait comment il pourrait bien appeler les choses.

Le lit, il l'appelait portrait.

La table, il l'appelait tapis.

La chaise, il l'appelait réveil.

Le journal, il l'appela lit.

Le miroir, il l'appela chaise.

Le réveil, il l'appela journal.

Le tapis, il l'appela armoire.

Le portrait, il l'appela table.

Et l'album photos, il l'appela miroir.

L'homme, continue l'histoire, poursuivit son exercice, mais ce qu'il inventa, si cela ressemblait à une langue, n'était en fait que pour lui :

Le vieil homme s'acheta des cahiers d'écolier à couverture bleue, et les remplit de mots nouveaux ; cela lui donnait beaucoup de travail et on ne le voyait plus que rarement dans la rue.

Puis, il apprit les nouveaux noms de toutes les choses ; en même temps, il oubliait de plus en plus les vrais noms. Il avait maintenant une langue nouvelle qui n'appartenait qu'à lui.

A quoi peut servir une langue qui n'appartiendrait qu'à un seul locuteur ? Elle lui permettrait d'exprimer certainement autant de choses, de sentiments, d'émotions que toute autre langue, mais elle ne lui permettrait pas de communiquer. Les conventions linguistiques, si elles ont une fonction, permettent la communication, puisque qu'une convention est justement une association sens-forme partagée.

Mais si ce tableau était exact, alors les langues naturelles ne seraient que des codes, des ensembles de conventions, chacune différente, mais traduisibles entre elles. Sans autre argument théorique, cette vision n'est-elle pas confirmée par la possibilité même de la traduction ? Quelle œuvre, littéraire ou autre, ne finit-elle pas par être vaincue par une traduction ?

Cependant, nous connaissons aussi, tous, l'argument du philosophe Quine (1977), montrant l'impossibilité de la traduction, plus précisément son indétermination (ou inscrutabilité). Son argument est simple : un linguiste anthropologue se trouve sur le terrain avec un indigène, qui s'écrit en voyant passer un lapin *Gavagai* ! La question est de savoir ce que l'indigène a voulu dire par *Gavagai* ! « Tiens, un lapin » ? « Une instance de lapinité » ? Mais certainement pas « une partie non détachable de lapin ». Le béhaviorisme de Quine l'écarte de toute explication recourant aux états mentaux, et c'est bien le problème. Le locuteur n'a-t-il pas une intention précise, *informative*, et son énoncé, même exclamatif, n'est-il pas le signe de son intention *communicative* ?

Comme nous le verrons, si les langues sont des codes, la nature du code ne décrit que très mal ce qui se passe dans la communication verbale, essentiellement parce que celle-ci n'est pas que codique : elle est aussi inférentielle, ce qui signifie que l'intention informative du locuteur n'est pas simplement encodée, ou encapsulée, ou encore contenue, dans une suite de signes : elle est principalement inférée à partir des indices linguistiques que sont les phrases et les signes linguistiques.

Il semble donc que l'idée de convention n'épuise pas la question de la signification et de la communication, sans parler de l'épineuse question de la traduction. Dans ce qui suit, nous aimerions nous limiter au rapport entre *convention*, *signification* et *communication*. Notre approche fera intervenir, comme point de départ, la notion gricéenne d'*implicature*, et notamment la distinction entre *implicature conventionnelle* et *implicature conversationnelle* (§ 2). Cette distinction nous amènera à la question de la nature du code linguistique (§ 3), de la définition du langage comme externalisation du langage de la pensée et à la nature des concepts (§ 4). Enfin, nous terminerons par examiner la nature de la signification linguistique (§ 5), tant pour le lexique ouvert que pour le lexique fermé, ce qui nous permettra de donner un éclairage, que nous espérons original et nouveau, sur la nature de la convention linguistique.

2. La notion d'implicature (Grice)

La contribution principale de Grice est d'avoir introduit, pour approcher la notion d'implicature, l'idée que la signification *via* le langage est non naturelle (*meaning_{NN}*). En voici la définition (Grice 1989 : 219) :

« A meant_{NN} something by x » is roughly equivalent to « A uttered x with the intention of inducing a belief by means of the recognition of this intention. »

L'idée est que ce que le locuteur signifie *via* un énoncé, à savoir ce qu'il veut dire (*speaker meaning* ou *utterance meaning*) suppose premièrement la production d'un effet sur l'auditeur et deuxièmement la reconnaissance par l'auditeur que le locuteur veut produire cet effet *via* son énoncé. En d'autres termes, la signification non naturelle suppose la reconnaissance par l'auditeur d'une intention informative (« the intention of inducing a belief ») et sa reconnaissance de l'intention communicative du locuteur (« by means of the recognition of this intention »).

La première conclusion qui vient à l'esprit est que la signification linguistique n'a rien de conventionnel, puisqu'elle est affaire de reconnaissance d'intention : en effet, Grice ne nous dit pas que la reconnaissance de l'intention du locuteur passe par la capacité de l'auditeur à déterminer la signification linguistique de l'énoncé. Si tel était le cas, comment alors comprendre la relation entre ce que le locuteur dit et ce qu'il veut dire ? C'est ici que la notion introduite dans son article « Logic and conversation » intervient, à savoir la notion d'*implicature*.

Grice fait une différence importante entre deux types d'implicatures : les implicatures conversationnelles, qui sont déclenchées par la présomption de l'auditeur que le locuteur respecte le principe de coopération et l'utilisation ou l'exploitation des maximes de conversation (quantité, qualité, relation et manière), et les implicatures conventionnelles, qui sont déclenchées par l'usage

d'un mot ou d'une expression particulière. Alors que les implicatures conversationnelles sont annulables, les implicatures conventionnelles ne le sont pas. Mais les deux types de contenus sont non-vériconditionnels. L'annulabilité des implicatures conversationnelles est illustrée en (1), alors que (2) montre la non-annulabilité des implicatures conventionnelles :

- (1) Quelques étudiants, en fait tous, ont réussi.
- (2) # Même Pierre aime Marie, mais il est bien le seul.

En effet, *quelques étudiants* implique « pas tous les étudiants », et *Même Pierre aime Marie* implique 'Pierre n'est pas le seul à aimer Marie' et 'il est surprenant que Pierre aime Marie'.

Le caractère non vériconditionnel des implicatures conversationnelles découle de leur annulabilité, car *quelques étudiants* est logiquement compatible avec 'tous les étudiants', et il n'y a pas d'incompatibilité sémantique. D'un autre côté, la non-vériconditionnalité des implicatures conventionnelles peut être illustrée par l'insertion de son déclencheur dans l'antécédent d'une conditionnelle, comme en (3) :

- (3) Si même Pierre aime Marie, alors tout va bien.

En (3), le locuteur s'engage sur le fait que Pierre n'est pas le seul à aimer Marie et qu'il est surprenant qu'il l'aime, mais pas sur le fait qu'il l'aime : s'il avait dû s'engager sur ce fait, alors il aurait produit un énoncé assertif comme (4) et non un énoncé conditionnel comme (3) :

- (4) Pierre aime Marie, et tout va bien.

L'implicature conventionnelle est déclenchée par un mot particulier, comme le montre (5), dans lequel le remplacement de *même* par *aussi* supprime l'implicature de surprise, mais maintient l'implicature de nombre.

- (5) Pierre aussi aime Marie

De son côté, une implicature conversationnelle suppose le respect du principe de conversation et l'utilisation ou l'exploitation d'une maxime de conversation. Par exemple, pour que (6a) implique conversationnellement (6b), l'auditeur doit faire la supposition que le locuteur a respecté la première maxime de quantité « Donnez autant d'information que requis ». En effet, si le locuteur avait ostensiblement violé cette maxime, alors il aurait dû prononcer (7) à la place de (6a)

- (6) a. Quelques étudiants ont réussi.
b. Pas tous les étudiants ont réussi.
- (7) Tous les étudiants ont réussi.

Le point qui nous concerne directement est la nature à la fois non vériconditionnelle (pragmatique) et conventionnelle (sémantique) des implicatures conventionnelles, qui peut sembler paradoxale, voire contradictoire. Mais l'idée de Grice est que certaines significations conventionnelles ne jouent aucun rôle dans le contenu descriptif de l'énoncé (ce qui est DIT). En effet, comme nous l'avons vu, *Même Pierre aime Marie* est vrai si et seulement si 'Pierre aime Marie' est vrai. Par ailleurs, les marqueurs d'implicatures conventionnelles se retrouvent dans beaucoup de langues et se regroupent dans les catégories suivantes : les opérateurs scalaires comme *même*, les opérateurs exclusifs comme *seulement*, *ne...que*, les connecteurs contrastifs comme *mais* ou inférentiels comme *donc*.

Dans les approches contemporaines, la notion d'implicature conventionnelle est plutôt définie comme sémantique, et constitue un type d'implication orientée locuteur et multidimensionnelle, différente des implications en cause, mais proche des présuppositions lexicales (Potts 2005). Par exemple, (8) reçoit comme description sémantique (9), distinguant implication en cause (IEC) et implicature conventionnelle (IC) :

- (8) Chaque Démocrate défendant [une proposition de réforme]_i dit que [cette chose stupide]_i vaut la peine.
- (9) a. IEC : $\forall \langle x, y \rangle$ [[démocrate(x) \wedge proposition_de_reforme(y) \wedge défendre(y)(x)] \rightarrow dire(valoir_la_peine(y))(x)]
'pour tout x pour tout y, si x est démocrate et y est une proposition de réforme et x défend y, alors x

- dit que y vaut la peine'
 b. IC : stupide(y)
 'y est stupide'

Si les IC ont des comportements manifestement sémantiques, bien qu'elles soient de contenus non vériconditionnels, un type d'implicatures conversationnelles, dites généralisées (ICG), semble s'en rapprocher : elles sont le résultat du respect ou de la violation d'une maxime de conversation, sont annulables sans contradiction, et sont déclenchées par une expression particulière. La question est donc de savoir si les ICG sont des inférences par défaut et font partie de la signification lexicale. On rappellera que les IC, comme les IEC, font partie de la signification lexicale. Par exemple, il est clair que l'implication (10) fait partie de la signification lexicale de *chow-chow*, car elle est non annulable, comme le montre (11) :

- (10) $\forall x$ [chow-chow(x) \rightarrow chien(x)]
 'pour tout x, si x est un chow-chow, alors x est un chien'
 (11) # Nath a acheté un chow-chow, mais pas un chien.

Les approches néo-gricéennes (Horn 1989, Levinson 2000) font des ICG des inférences par défaut : sauf indication contraire, l'implicature est déclenchée (implicature potentielle chez Gazdar 1979) ; en cas de contradiction, l'implicature est annulée ; sinon elle est ajoutée au Common Ground (CG). En (12), l'implicature potentielle (13a) est tirée par défaut, mais annulée dans un second temps par l'implication en cause (13b) :

- (12) Quelques étudiants ont réussi ; en fait, tous ont réussi.
 (13) a. tous les étudiants n'ont pas réussi
 b. tous les étudiants ont réussi

La prédiction des approches par défaut est que les implicatures ne sont pas coûteuses cognitivement, puisqu'elles sont tirées automatiquement et par défaut, prédiction fortement mise en cause dans les travaux de pragmatique expérimentale (cf. Noveck & Sperber 2004, Noveck & Reboul 2008 pour une synthèse).

D'un autre côté, les approches contextuelles prédisent que les ICG se déclenchent en fonction du contexte et qu'elles sont coûteuses. L'argument est de nature psycholinguistique : il a été montré, sur une population d'enfants, une préférence pour la lecture sémantique ou logique de *quelques* et de *ou* (Noveck 2001), en contraste avec la préférence des adultes pour les lectures pragmatiques (scalaires et exclusives). En revanche, la préférence, dans une population d'adultes, a été démontrée pour la lecture logique (commutative) de *et*, en opposition à sa lecture pragmatique (temporelle) (Blochowiak, Castelain & Moeschler 2015).¹

Dans les approches contextuelles, le déclenchement de l'implicature est contextuel. En effet, tous les contextes ne déclenchent pas une ICG. Prenons le cas de *quelques*. Quels peuvent être les contextes dans lesquels l'implicature de (14) est tirée (15a) et ceux dans lesquels c'est l'implication en cause qui est tirée (15b) ?

- (14) J'espère que quelques étudiants réussiront
 (15) a. J'espère que tous les étudiants ne réussiront pas.
 b. J'espère que quelques si ce n'est tous les étudiants réussiront

Il semble que l'interprétation 'seulement quelques étudiants' ne puisse être déclenchée que si le locuteur ne veut pas que tous ses étudiants réussissent ; en revanche, dans une situation normale, on peut supposer que l'interprétation logique, 'quelques si ce n'est tous' soit la lecture préférée, sous l'hypothèse (contextuelle) qu'un enseignant souhaite le meilleur pour ses étudiants.

En résumé, la notion d'implicature pose la question de savoir ce qui est encodé par des expressions linguistiques comme *quelques*, *même*, *mais*, *et*, etc. La réponse généralement donnée, et cela tant dans les approches par défaut que dans les approches contextuelles, est que la signification de ces mots est

¹ Pour une discussion des approches contextuelles vs par défaut à propos des implicatures scalaires, cf. Breheny et. (2006).

leur signification logique, i.e. la plus large possible, alors que le sens pragmatique est plus spécifique, à savoir le résultat de règles ou principes pragmatiques. Le tableau 1 donne une synthèse des différentes significations pour *quelques*, *mais*, *et*, *ou* et *si* :

	Sémantique	Pragmatique
<i>quelques X</i>	au moins quelques X si ce n'est tous les X	pas tous les X
<i>P mais Q</i>	$P \wedge Q$	contraste entre P et Q
<i>P et Q</i>	$P \wedge Q$	$P < Q$, P CAUSE Q
<i>P ou Q</i>	$P \vee Q$	$P \nabla Q$
<i>Si P, Q</i>	$P \rightarrow Q$	$P \leftrightarrow Q$

Tableau 1 : Significations logiques et pragmatiques de connecteurs et quantificateurs logiques

3. La nature du code linguistique

Sans entrer dans les détails, on peut distinguer deux types d'approches du code linguistique, l'approche syntaxique et l'approche pragmatique. Dans l'approche syntaxique, le système computationnel, i.e. la syntaxe étroite, est optimal (cf. Hauser et al. 2002, Chomsky 1995). Il est interprété par deux interfaces, l'interface sensori-moteur et l'interface conceptuelle-intentionnelle. L'optimalité des computations syntaxiques est liée à l'ensemble des contraintes sur la dérivation des structures interprétables, tant phonologiquement que sémantiquement. Mais dans l'approche chomskyenne (cf. Graffi 2018), le système linguistique est davantage qu'un code, à savoir un système d'appariement messages-signaux (cf. Sperber & Wilson 1995), ou en termes saussuriens, signifiés-signifiants : le système linguistique est en effet principalement une syntaxe, à savoir une organisation hiérarchique de l'information linguistique (voir Chomsky 1975 pour l'argument de la hiérarchie chomskyenne).

En revanche, dans l'approche pragmatique, défendue notamment par Sperber & Origgi (2005) et Scott-Phillips (2015), les codes linguistiques sont riches, mais imparfaits. Un premier argument pour la richesse des codes verbaux, donné dans Tooby & Cosmides (1990), permet d'expliquer pourquoi l'espèce humaine n'a pas de code linguistique directement stocké dans le génome, comme c'est le cas par exemple pour ce qui est des singes vervets, dont les signaux d'alarme (pour les menaces venant des airs, rampant ou à 4 pattes) sont pré-câblés dans leur cerveau. Leur argument est que la quantité d'informations linguistiques (lexicales) stockée dans l'environnement social est bien plus grande que celle qui peut être stockée dans le génome. Un deuxième argument expliquant la richesse des codes verbaux est la complexité de leur organisation conceptuelle. Nous y reviendrons (cf. § 5).

D'un autre côté, selon Sperber et Origgi, le caractère défectueux des langues (comme codes) est lié au fait qu'elles font l'objet d'un apprentissage. En effet, l'apprentissage entraîne une variabilité interindividuelle, ce qui provoque des phénomènes comme la polysémie et les ambiguïtés.

Comment dès lors expliquer que la communication codique puisse fonctionner, si les codes sont riches mais défectueux ? Selon Sperber et Origgi, pour que la communication par encodage et décodage soit possible, il faut que le code soit suffisamment riche (contrainte sur l'encodage) mais aussi suffisamment limité (contrainte sur le décodage). En effet, les signaux ambigus, dus principalement à l'apprentissage du lexique, ne sont acceptables que s'ils sont automatiquement désambiguïsés dans un contexte approprié.

Comment dès lors les langues permettent-elles la communication si elles sont des codes linguistiques grossièrement imparfaits ? Nous savons que les phrases sont compatibles avec un grand nombre d'interprétations possibles, ce qui conduit à la thèse de la sous-détermination linguistique (ou sémantique) : les phrases sous-déterminent leur interprétation (pragmatique). En conséquence, la

communication codique, pour être couronnée de succès, doit être complétée par un autre type de communication, la communication inférentielle².

Dans la communication inférentielle, le communicateur cherche à réaliser son intention en la rendant manifeste au destinataire. Quel est alors le rôle du langage dans la communication inférentielle ? Cette question mérite en effet d'être posée, car si un destinataire méfiant peut refuser de se laisser influencer, un destinataire confiant fera l'effort de comprendre le message. L'hypothèse principale est donc que le rôle du langage dans la communication inférentielle est de fournir au locuteur des indices aussi précis et complexes que possible sur le contenu qu'il veut communiquer. Mais pour que cela puisse fonctionner, pour que la communication puisse réussir, il n'est pas nécessaire que l'énoncé encode complètement son contenu de manière non ambiguë. En d'autres termes, l'avantage de la compréhension inférentielle est de « permettre de tirer des conclusions assez fiables à partir d'indices partiels et ouverts à plusieurs interprétations en s'appuyant sur des données fournies par le contexte et des régularités linguistiques » (Sperber & Origgi 2005 : 246).

Les deux types d'approches du code linguistique examinées ici (syntaxique et pragmatique) ont comme point commun d'être des approches cognitives du langage, mais seule la seconde est en interface avec la pragmatique: (i) l'imperfection des codes est liée à la nature de la communication verbale, ostensive et inférentielle ; (ii) les énoncés ne sont que des indices de l'intention informative du locuteur ; (iii) l'intention informative du locuteur est obtenue *via* l'heuristique de la Pertinence: choisissez le chemin le plus court dans le calcul des explicatures et des implicatures (Wilson & Sperber 2004).³

Ces deux approches cognitives supposent de plus que le langage n'est pas un système de communication au sens fort, mais un système de communication au sens faible (Reboul 2017 : 4).

That language is routinely used in human communication is not in doubt. However, what may be and should be discussed (though usually it is not) is whether language is a communication system in the strong sense (in which case it evolved for communication) or whether it is a communication system in the weak sense (in which case it evolved to fulfil another function, but was then exapted [reused for another, different function] for communication).

L'explication des raisons pour lesquelles le langage est un système de communication au sens faible est double, et concerne principalement la question de l'origine et de l'évolution du langage : pour Sperber et Origgi, la communication ostensive-inférentielle a précédé la communication codique, alors que pour Reboul, les langues naturelles sont des externalisations du langage de la pensée.

4. Externalisation du langage de la pensée et théorie des concepts

L'hypothèse d'Anne Reboul est double : d'une part les concepts sont les mots du langage de la pensée, d'autre part, les langues naturelles sont des externalisations du langage de la pensée. On peut par exemple penser que le langage de la pensée n'est pas constitué que de concepts, mais aussi d'une syntaxe, que l'on peut imaginer comme équivalente à une syntaxe logique, avec connecteurs et quantificateurs. Une telle externalisation suppose que les concepts sont mis en relation avec un composant phonologique qui les interprète linguistiquement.

Quels sont les avantages de l'hypothèse de l'externalisation ? D'une part, elle explique que des concepts puissent être externalisés ou non dans des langues différentes, comme le montre la différence de lexicalisations entre des langues comme l'allemand, l'anglais ou le français :

² Dans la Théorie de la Pertinence, il est fait mention de communication ostensive-inférentielle : *ostensive* parce que le locuteur montre par son énoncé son intention communicative et *inférentielle* parce que le destinataire doit faire les inférences nécessaires pour accéder à l'intention informative du locuteur. Scott-Phillips (2015) parle simplement de communication ostensive.

³ « Follow a path of least effort in computing cognitive effects : Test interpretive hypotheses (disambiguations, reference resolutions, implicatures, etc.) in order of accessibility ». (Wilson & Sperber 2004, 613)

- (16) a. anglais : *sibling*
 b. allemand : *Geschwister*
 c. français : *frère et sœur*

D'autre part, elle explique que des mots peuvent ne correspondre à aucun concept, comme c'est le cas avec les catégories fonctionnelles : par exemple, quel concept correspondrait à *il*, à *mais*, à *pour*, à *ce* ? Enfin, elle explique la très grande quantité des concepts, et le caractère important du lexique des langues naturelles.

La question de la relation entre mots et concepts a été décrites par trois types de théories (Wilson & Sperber 2012 ; Zufferey & Moeschler 2012) : (i) il y a un nombre identique de mots et de concepts, chaque mot correspondant à un concept ; (ii) le nombre de concepts est inférieur au nombre de mots ; (iii) le nombre de concepts est supérieur au nombre de mots.

La première théorie doit être refusée, car elle conduit directement au relativisme linguistique. Les arguments simplistes selon lesquels les langues déterminent notre vision du monde ne résistent pas à l'analyse (cf. Pinker 1999 pour une réfutation de la fiction des noms de la neige en langue inuit, et Berlin & Kay 1969 pour une réfutation du relativisme lié aux termes de couleur). La seconde approche est typiquement celle de la sémantique conceptuelle (Jackendoff 1983, 2002), pour laquelle la signification des mots est fonction d'un ensemble de concepts universels en nombre limité (cf. aussi Levin 1993). Par exemple, dans Pinker (2007), les primitives peuvent se ranger en concepts de base (événement, état, chose, direction, lieu, propriété, manière), relations entre concepts (agir, aller, être, avoir), entités (humain *vs* non humain, animé *vs* inanimé, massif *vs* comptable), concepts spatiaux (à, sur, vers, sous, dans), ligne temporelle pour les événements (point *vs* intervalle, intervalle borné *vs* non borné), ou encore relations causales (causer, laisser, permettre, empêcher). Mais comment alors expliquer que des mots complexes du point de vue sémantique ne sont pas plus difficiles à comprendre que des mots dont la structure sémantique est simple (cf. l'opposition entre *tuer* et *mourir*). Enfin, la troisième hypothèse est certainement la plus intéressante : en effet, le français n'a pas de lexicalisation comme l'anglais et l'allemand pour le concept de FRÈRE ET/OU SŒUR, mais cela ne veut pas dire qu'elle n'a que les concepts FRÈRE et SŒUR. Les locuteurs du français ont non seulement les concepts FRÈRE, SŒUR, mais sont aussi capables de construire le concept FRÈRE ET/OU SŒUR.

Les approches pragmatiques cognitives adoptent, comme la théorie de la pertinence, la troisième hypothèse. La théorie des concepts de Reboul (2017, chapitre 3) n'est pas éloignée de cette approche. Pour elle, les concepts ont trois propriétés : ils sont innés, atomiques et définis par leur extension et non par leur intension (Fodor 1975). Par exemple, le concept de CHIEN a pour extension l'ensemble des entités qui sont des chiens. Ou encore, le concept de MIXER du jeune Ari (entre 16 et 21 mois) comprend à la fois un mixer, une machine à coudre et une pompe à bras, pour des raisons évidentes de ressemblance de formes (Reboul 2007 : 268).



Figure 1 : le concept de MIXER du jeune Ari

5. La nature de la signification linguistique

La question qui se pose maintenant, si l'on défend une approche du langage comme système de communication au sens faible et une théorie des concepts innés, atomiques et extensionnels, est la

suivante : Comment relier la nature pragmatique de certains contenus et la signification linguistique dans une vision des langues naturelles comme externalisation du langage de la pensée ?

Une première réponse est que, si les concepts sont atomiques, cela implique que la signification linguistique des mots qui sont la lexicalisation des concepts est minimale, et non riche. Comme nous l'avons vu (Tableau 1), les contreparties des mots logiques en langue naturelle ont une sémantique minimale, complétée par une pragmatique riche. Mais qu'en est-il des concepts externalisés dans le lexique ouvert ?

L'un des tests que l'on peut utiliser est la question classique de la polysémie, et notamment celle de la variation des significations lexicales. Un cas d'école est représenté par la polysémie du verbe *ouvrir* (cf. Cartons 2002, Moeschler 1992), comme les exemples suivants le montrent :

- (17) a. Marie a ouvert un compte.
 b. Les enfants étaient impatients d'ouvrir leurs cadeaux.
 c. Marie a ouvert la lettre.
 d. Comment fait-on pour ouvrir ce fichier.
 e. Attention à bien fermer la porte après l'avoir ouverte.
 f. Laisse le guide ouvrir le chemin.
 g. La conférence sera ouverte par le recteur.

Comment expliquer la variation de signification d'*ouvrir* en (17) ? La situation semble impossible à résoudre, dans le cadre d'une approche de type sémantique lexicale. En effet, chacun des emplois d'*ouvrir* signifie ce qui est représenté en (18) :

- (18) a. faire les démarches permettant la création d'un compte bancaire
 b. enlever le papier recouvrant le cadeau
 c. décacheter l'enveloppe et retirer la feuille contenue à l'intérieur
 d. faire une action permettant d'accéder à l'information contenue dans le fichier
 e. presser sur la poignée et pousser la porte
 f. marcher en tête et indiquer le chemin
 g. prononcer les paroles permettant de commencer les travaux de la conférence

En d'autres termes, sommes-nous en face ici de n concepts atomiques, ou d'un seul concept, mais dont l'information serait minimale ? Dans une approche des concepts atomiques, la seule propriété associée à *ouvrir* serait minimale, du type :

- (19) OUVERT(x) \rightarrow NON-FERMÉ(x)

Le sens pragmatique, spécifique, sera alors le résultat de l'interaction avec l'argument interne :

- (20) si x appartient à la dénotation du concept X , alors OUVRIER(x)(y) signifie ' x est dans l'état z ', où y est l'argument externe (AGENT) et $z = \{\text{actif, utilisable, lisible, consultable, non-fermée...}\}$

En d'autres termes, le sens particulier du concept OUVRIER sera déterminé à la fois par la nature de l'argument interne x et par l'état z dans lequel se trouve x dans le contexte. Le point crucial est que l'approche atomiste et externaliste des concepts est compatible avec une approche pragmatique, contextualiste, du calcul du sens.

Qu'en est-il maintenant du lexique fermé ? Le Tableau 1 ne donne que le résultat de l'interprétation des concepts logiques, mais ce n'est qu'une correspondance, nullement une explication. L'idée sous-jacente à l'explication pragmatique est que le sens en usage est toujours plus spécifique. Par exemple, c'est le sens temporel, voire causal, qui permet de comprendre le sens asymétrique de *et* (21), le sens exclusif de *ou* (22), le sens biconditionnel de *si* (23), ou encore la possibilité d'un usage soit descriptif soit métalinguistique de la négation phrastique *ne...pas* (24) :

- (21) C'est toujours la même chose dans les fêtes : soit je me saoule et personne ne m'adresse la parole, soit personne ne m'adresse la parole et je me saoule. (Wilson & Sperber 2012)
 (22) *Sur un menu* : Fromage ou dessert.
 (23) Si tu tonds la pelouse, je te donne 10 €.
 (24) Abi n'est pas belle, mais {ordinaire, très belle}.

Quelle explication peut-on donner ? Les explications classiques passent par l'idée que le sens plus spécifique est un développement de la forme logique de l'énoncé, une *explicature* pour *et* (Wilson & Sperber 2012), une *implicature* scalaire pour le sens exclusif de *ou* (Horn 2004), une inférence invitée pour l'interprétation de perfection conditionnelle de *si* (Geis & Zwicky 1971), ou encore un usage vériconditionnel ou non vériconditionnel pour la négation descriptive *vs* métalinguistique (Horn 1985, 1989). Toutes ces explications passent donc par des processus pragmatiques, dirigés par des principes et activés contextuellement.

Si tous les phénomènes examinés, qu'ils relèvent du lexique ouvert ou du lexique fermé, sont déclenchés pragmatiquement, où est la convention sémantique ? Nous définirons la convention sémantique comme la relation entre concept et entrée lexicale. Ce qui fait la différence entre les langues naturelles est la manière d'articuler cette relation. Mais si les concepts sont innés, atomiques et définis par leurs extensions, alors on doit envisager une sémantique universelle (lexicale) minimaliste, avec des propriétés communes aux langues naturelles. Notre réponse est claire : la convention sémantique est spécifique aux langues naturelles, qui externalisent les concepts de manière plus ou moins identique, avec un seuil de variation lié à des facteurs multiples, qui peuvent être culturels (notamment liés à l'organisation sociale), cognitifs (liés à la perception) ou encore environnementaux (comme le climat). On peut par exemple penser que la lexicalisation du concept FRÈRE ET/OU SŒUR a pour origine l'organisation des structures familiales, que la variation des termes de couleurs peut être liée aux conditions de perception (notamment les différences entre couleurs chaudes et couleurs froides pour certaines langues dont les locuteurs vivent dans la forêt tropicale), ou encore que certaines différences lexicales sont liées à l'environnement climatique (vents, neige, tempêtes, etc.).

6. Conclusion

Nous pouvons maintenant revenir à la question initiale de la relation entre pragmatique et linguistique saussurienne, mais formulée d'une manière plus précise : une telle conception de la signification linguistique est-elle compatible avec ce que dit Saussure de la langue ?

Si l'on réduit la question à la relation entre concept et image acoustique, alors le parallélisme est frappant, comme le montre explicitement le passage suivant du CLG :

Des concepts tels que « maison », « blanc », « voir », etc., considérés en eux-mêmes, appartiennent à la psychologie ; ils ne deviennent des entités linguistiques que par association avec des images acoustiques ; dans la langue, un concept est une qualité de la substance phonique, comme une sonorité déterminée est une qualité du concept. (CLG, 144-5)

La question du sous-titre à cette contribution (*une linguistique de la langue est-elle possible ?*) reçoit ainsi une réponse positive, si et seulement si la linguistique de la langue a un objet limité :

- elle doit expliquer comment le système linguistique (syntaxe étroite) permet l'interface entre formes phonologiques et formes logiques (sémantiques);
- ce système d'interface est capable d'expliquer comment les concepts sont externalisés.

Mais un tel système n'explique pas comment les concepts reçoivent, dans l'usage du langage, des sens plus spécifiques. Ici, c'est à la pragmatique de prendre le relais. Par pragmatique, on entendra une théorie explicite, cognitive et inférentielle du calcul de l'intention informative du locuteur. Un exemple de ce type de développement peut être trouvé dans Moeschler (2017) sur les quantifieurs, et dans Moeschler (2018) sur la négation.

Références

- Berlin B. & Kay P. 1969. *Basic Colour Terms. Their Universality and Evolution*. Los Angeles : California University Press.
- Bichsel P. 1981. *Histoires enfantines*. Paris : Gallimard.

- Blochowiak J., Castelain T. & Moeschler J. 2015. Les interprétations logiques, temporelles et causales de la conjonction. Une perspective expérimentale. *Nouveaux cahiers de linguistique française* 32 : 71-83.
- Breheny R., Katsos N. & Williams J. 2006. Are generalised scalar implicatures generated by default ? An on-line investigation into the role of context in generating pragmatic inferences. *Cognition* 100 : 434-463.
- Carston R. 2002. *Utterances and Thoughts. The Pragmatics of Explicit Communication*. Oxford : Blackwell.
- Chomsky N. 1975. *The Logical Structure of Linguistic Theory*. Chicago : University of Chicago Press.
- Chomsky N. 1995. *The Minimalist Program*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- Fodor J. A. 1975. *The Language of Thought*. New York : Thomas Y. Crowell.
- Gazdar G. 1979. *Pragmatics. Implicature, Presupposition, and Logical Form*. New York : Academic Press.
- Geis M. & Swicky A. M. 1971. On invited inferences. *Linguistic Inquiry* 2 : 561-6.
- Graffi G. 2018. Langue parole, compétence-performance, pragmatique : les mots et les choses. *Atelier La pragmatique et le paradigme saussurien. Différence, convergence, complémentarité ou incompatibilité ? Colloque CLG*, Université de Genève, janvier 2017.
- Grice H.P. 1989. *Studies in the Ways of Words*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- Hauser M. 1996. *The Evolution of Communication*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- Hauser M., Chomsky N. & Fitch W.T. 2002. The faculty of language. What is it, who has it, and how did it evolve ? *Science* 298 : 1569-1579.
- Horn L. R. 1985. Metalinguistic negation and pragmatic ambiguity. *Language* 61/1 : 121-74.
- Horn L. R. 1989. *A Natural History of Negation*. Chicago : Chicago University Press.
- Horn L. R. 2004. Implicature. In Horn L.R. & Ward G. (eds.), *The Handbook of Pragmatics* (pp. 3-28). Oxford : Blackwell.
- Jackendoff R. 1983. *Semantics and Cognition*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- Jackendoff R. 2002. *Foundations of Language. Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford : Oxford University Press.
- Levin B. 1993. *English Verb Classes and Alternations*. Chicago : University of Chicago Press.
- Levinson S.C. 2000. *Presumptive Meanings*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- Moeschler J. 1992. Métaphores et idiomes : compositionnalité, interprétabilité et inférence. In Tyvaert J.-E. (éd.), *Lexique et inférences(s)* (pp. 97-114). Paris : Klincksieck.
- Moeschler J. 2015. La frontière sémantique-pragmatique existe-t-elle ? La question des présuppositions et des implicatures révisitée. In A. Rabatel, A. Ferrara-Léturgie & A. Léturgie (éds.), *La sémantique et ses interfaces* (pp. 263-288). Limoges : Ed. Lambert-Lucas.
- Moeschler J. 2017. Back to negative particulars. A truth-conditional account. In Assimakopoulos S. (ed.), *Pragmatics and its Interfaces* (pp. 7-32). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Moeschler J. 2018. A set of semantic and pragmatic criteria for descriptive vs. metalinguistic negation. *Glossa*. Accepté, en révision.
- Noveck I. & Sperber D. 2007. The why and how of experimental pragmatics. In N. Burton Roberts (Ed.), *Pragmatics* (pp. 184-212). Basingstoke : Palgrave.
- Noveck I. & Reboul A. 2008. Experimental Pragmatics : A Gricean turn in the study of language. *Trends in Cognitive Sciences* 12/11: 425-431.

- Pinker S. 1999. *L'instinct du langage*. Paris : Odile Jacob.
- Pinker S. 2007. *The Stuff of Thought. Language as a Window into Human Nature*. New York : Viking Press.
- Potts C. 2005. *The Logic of Conventional Implicatures*. Oxford : Oxford University Press.
- Quine W.V.O. 1977. *Le mot et la chose*. Paris : Flammarion.
- Reboul A. 2007. *Langage et cognition humaine*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Reboul A. 2017. *Cognition and Communication in the Evolution of Language*. Oxford : Oxford University Press.
- Scott-Phillips T. 2015. *Speaking Our Minds. Why human communication is different, and how language evolved to make it special*. London : Palgrave Macmillan.
- Sperber D. & Origgi G. 2005. Pourquoi parler, comment comprendre. In Hombert J.-M. (éd.), *Aux origines des langues et du langage* (pp. 236-253). Paris : Fayard.
- Sperber D. & Wilson D. 1995. *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell.
- Tooby J. & Cosmides L. 1990. On the universality of human nature and the uniqueness of the individual: the role of genetics and adaptation. *Journal of Personality* 58 : 17-67.
- Wilson D. & Sperber D. 2004. Relevance theory. In Horn L.R. & Ward G. (eds.), *The Handbook of Pragmatics* (pp. 607-632). Oxford : Blackwell.
- Wilson D. & Sperber D. 2012. *Meaning and Relevance*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Zufferey S. & Moeschler J. 2012. *Initiation à l'étude du sens. Sémantique et pragmatique*. Auxerre : Sciences Humaines Éditions.